

UNIVERSITÉ DU TEMPS LIBRE DE PÉRIGUEUX

ATELIER D'ÉCRITURE

2025 – 2026

(animé par Patrick CHOUISSA)

référente Luce Feyfant le Tensorer



PARTICIPANT(E)S - AUTEUR(E)S

Sylviane BOUZIN - Philippe CABAN – Annie HERGUIDO – Catherine HUET – Martine (Nine)
MARSOL - Roselyne MAZZOCCO – Jean-Charles MOROTE – Catherine OUDARD - Serge
OUHAYOUN – Mireille RONEZ – Françoise VERGNAUD

« Poursuivre par écrit ces gestes de *construction de soi* que chacun fait dans sa tête tout au long de sa vie pour être une personne » (anonyme)

Ce recueil peut être lu comme autant de gestes qui se sont dans un premier temps adressés aux autres membres du groupe mais qui d'évidence tentent d'attirer le lecteur anonyme.

Vous y trouverez un texte collectif « celui qui ... » et un choix de travaux réalisés lors des séances de l'atelier.

S'y ajoute un second recueil où les deux ateliers d'écriture de l'UTL ont joints leurs créations : des nouvelles très diverses mais qui n'échappent pas pourtant à cette dénomination.

Patrick Chouissa

TEXTE DU COLLECTIF ATELIER

Celui qui ...¹

Celui qui, du fond des âges, de son dard poussait les vaches au pré ou les boeufs à la foire,
celui qui avait une aptitude exceptionnelle au langage, réussit à s'extraire d'une origine humble pour laquelle il conserva cependant du respect,
celle qui avait fait le choix, me jugeant trop jeune, de me laisser sous le préau de l'école pendant que l'ensemble des élèves de l'école primaire s'était rendu au cimetière car un des enfants était mort et je ne savais même pas ce que cela voulait dire,
celui qui sculptait la pierre brute du causse pour en faire des statuettes,
celle qui chuchote inlassablement ses prières dans le grand lit qu'elle partage avec la petite fille et c'est pour l'enfant comme un murmure dans les branches des arbres, un bruissement léger du vent derrière les volets,
celui qui homme plutôt petit au nez fin et droit, à la bouche ornée d'une mince moustache possédait une bonté qui marqua les esprits,
celui qui débarqua sur cette terre nouvelle emporté par une incontrôlable marée humaine de couleurs et senteurs et de bruits d'un autre monde,
celle qui trouve un travail dans la grande filature et devient fille-mère,
celui qui en Périgord, est très heureux, venant du Nord,
celle qui m'offrait chaque année un cadeau que je jugeais précieux, mon premier parfum, mon premier cinéma, un de mes premiers livres de la collection rouge et or,
celle qui m'inspira le goût de la nature et de l'agriculture, née le 11 novembre 1911, [11/11/11](#) et c'est un palindrome,
celui qui trop honteux que son grand-père fût bâtard n'osa l'avouer que bien tard et rentrant du travail se réchauffait les pieds à la porte du four,
celle qui venue du fond des âges part dans les méandres de son imaginaire à la rencontre d'un mammouth qui ne salue pas,

1 En référence à un texte de Saint-John Perse.

celle qui vivait à l'ombre de son mari a élevé les enfants, assuré la bonne marche du foyer familial et secondait son époux dans des tâches professionnelles,
celle qui n'avait pas envie d'avoir autant d'enfants, mais comment le choisir, celle qui fut coincée dans une vie qui ne lui convenait pas, celle qui fit pourtant bonne figure, serra les dents, exigeant que chacun en fasse autant,
celle qui à table mesurait pour chacun une portion jamais copieuse de semoule de maïs et de fromage, qui explosait de colère lorsque la bouteille de vin ne figurait pas à sa place habituelle,
celle qui n'admettait pas que fût prononcée une autre opinion que la sienne,
celui qui, trop jeune encore, aîné de la fratrie, dut regagner la France pour servir de " chair à canon ", miraculeusement épargné par la mort alentour mais aveuglé de nombreuses semaines par les gaz ennemis ... 1914 ... côte 304 à Verdun ...
celui qui est un homme d'honneur, ancien soldat de la garde impériale,
celle qui devint orpheline dès l'âge de neuf ans en raison de la grippe espagnole, celle dont les deux parents décédèrent pendant l'épidémie,
celle qui traverse la rue, est élégante et très en vue,
celle qui bravant l'alcoolique colère, déliait du bras amputé la violente prothèse,
celle qui nourrit d'inspirations diverses régnait toujours sur les nuages et dont je me réclame,
celle qui fut donc élevée comme son petit frère, geignant sans cesse, par une tante revêche mais dévouée, celle qui apprit très tôt à se débrouiller seule,
celui qui dans son modeste atelier de charpentier rêvait d'un avenir glorieux pour son fils et s'était juré d'en faire quelqu'un,
celui qui parvint à surmonter son immense chagrin, qui reprit goût à la vie, qui reporta toute sa tendresse sur ses petits enfants, c'est celui qui fut un modèle pour sa descendance,
celle qui s'était « élevée » socialement par son mariage, qui adorait le vert et qui disait (paraît il) : " ma bonne ma bonne ce vert, ça m'aide à respirer ",

celui qui perdit une jeune sœur, un frère foudroyé d'une balle suicidaire, une maman à l'âge de 5 ans, poursuivi par son père tyrannique jusque sur le tarmac marocain, celle qui a tout donné jusqu'à ne plus vivre que par procuration, celui qui naquit en Algérie, les années 30 vint à Paris, celui qui se tait en fixant le feu et en tisonnant les braises, ce petit homme falot et pourtant craint ... qui est obligé d'endosser un rôle de patriarche et c'est par éclairs seulement qu'il apparait tel qu'en lui-même

ceux-là furent et habitent la mémoire d'Annie, Catherine H, Catherine O, Françoise, Jean-Charles, Nine, Philippe, Roselyne, Serge, Sylviane .

TEXTES VARIÉS PRODUITS CETTE ANNÉE

Chocolat et chips, bonbons et cacahuètes, rien de tel quand tout va mal ! Consolation bien maigre, je grossis et c'est mauvais pour la santé, ne te l'a-t-on pas dit ? Trèfle de plaisanterie, le sujet est sérieux : " notre besoin de consolation est impossible à rassasier " ! Réfléchis!

Comme Dagerman, je n'ai pas été touchée par la grâce de Dieu. Les chants et la solennité des églises m'ont emportée un temps, mais très vite raison et logique ont contré ces élans mystiques. Les églises étaient-elles trop froides ?

Je balade beaucoup pour panser mes plaies, avec mon appareil photo, à l'affût de ce qui est beau. Je peux me diluer dans ces espaces, en forêt, en montagne ou à la mer, le temps s'efface, j'éprouve même parfois quelque béatitude face à ces immensités, je prends l'air et erre et me perds, mystère !

Est-ce pour cela que les philosophies asiatiques qui évoquent si bien ces ressentis m'intéressent ? je pense à ce sage Zhuangzi qui dans le conte de Tchouang-Tseu rêva être un papillon et qui en se réveillant se demanda s'il n'était pas plutôt un papillon rêvant qu'il était Zhuangzi.

J'ai beaucoup papillonné. C'est bien sûr la découverte de choses nouvelles qui m'a permis de fuir l'ennui. J'ai tendance à penser comme Shopenhauer que " la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ". Longtemps j'ai couru de ci de là, toujours en action, " la tête dans le guidon ". Amours passions, enfants, travail, distractions, tant de propositions pour oublier notre triste condition !

J'ai vite perdu mes illusions et perçu la vanité de ces consolations lors des crises de séparation, rupture, maladie : nul n'est à l'abri. Les branches auxquelles je me raccrochais cédaient une à une. Il est difficile d'être toujours en fuite.

Et au fond, que serait notre existence sans l'expérience du manque, de la douleur et de la mort ? la vie est violente, la destruction est au cœur du vivant. La conscience de

la finitude lève le voile de l'aveuglement, permet l'accès à une vérité profonde, à savoir : connaître nos limites et toucher à l'humilité.

La société a tendance à vouloir éradiquer la souffrance :

Tu as perdu ton chien ? (Quand ce n'est pas ton enfant !)

- prends-en un autre !

Il t'a quittée ?

- un de perdu, dix de retrouvés !

Tout est remplaçable.

- Sois un bon malade !

C'est insupportable, si tu es incurable !

Tu dois faire ton travail de deuil. Comme s'il s'agissait de travaux forcés !

Je ferme mes écoutilles quand on me balance ces ritournelles agaçantes, ces banalités qui ne sont pas consolantes. Laissez-moi m'enfoncer dans le trou du chagrin ; parfois je ne souhaite pas la consolation.

Laissez-moi mes chagrins, ils nourrissent mon identité. Ne me structurent-ils pas, quand je me plains contre la maladie, la société, le système, contre moi-même ?

Toutes ces misères ne me poussent-elles pas (pas toujours) au dépassement ?

Tout ce qui ne nous tue pas ne nous tue pas ! dirai-je pour parodier Nietzsche !

Con-soler, ou accompagner l'autre dans sa solitude. J'ai écouté beaucoup d'histoires tristes, de détresse humaine et tenté par ma présence attentive et ma parole-pharmakon (poison et remède à la fois), de ne pas laisser les gens seuls avec leur désespoir : sans épuiser la plainte, viser l'apaisement. La consolation était au cœur de mon métier. A échanger ainsi j'ai souvent senti cette communauté de souffrance : la solidarité des éprouvés ? Je m'interroge encore. En rendant ces personnes plus libres de leurs choix, ne les ai-je pas rendues plus malheureuses ? Il eut peut-être été préférable de les livrer à Dieu !

Nombreux sont les philosophes qui donnent des pistes, autres que celles de la pure raison. L'illogique n'est-il pas nécessaire à l'homme, qui naît au fond des passions, de la religion, de l'art, bref de toutes ces croyances venues du cœur qui confèrent

quelque valeur à la vie ? Ne croire en rien, est-ce vivable ? Traiter la vie un jour comme une farce et le lendemain comme une affaire sérieuse, ne serait-ce pas en faire le pire gâchis ? Mais bien souvent les philosophes sont dans l'exhortation, et cela me fatigue. Ne parlons pas des livres qui prônent le " développement personnel ", je les ai en aversion !

J'ai reçu en héritage le goût de la littérature. Telle une fée bienveillante maman s'est penchée sur mon berceau et m'a incitée à entrer dans les romans et fictions, m'assurant que j'y trouverais une évasion salvatrice et même quelques solutions face à mon esprit tourmenté. J'y ai plongé, à m'y noyer parfois, avec un goût marqué pour la poésie, car j'accède là à quelque chose qui me dépasse, proche du divin.

Je souffre je suis

Je crie j'écris

M'offre un p'tit coin

De paradis

Au-delà des mots

Je perçois l'écho

D'un autre monde

Une voie immense

Qui me transcende

Et me console

De tous les maux.

Car l'écriture fait partie de mes consolations.

Je terminerai par cette petite phrase de Shopenhauer : " chaque journée est une petite vie, chaque réveil et chaque lever, une petite naissance ". C'est ma manière d'être aujourd'hui, de cultiver ce bonheur d'être en vie, à petits pas, un jour à la fois. Merci, merci, merci, d'être encore ici, même si, même si, même si ... !



D'un petit pas cassé

Elle va par les sentiers
Pleure la chatte disparue
A se fondre les yeux
Celle-ci s'est-elle perdue
Dans la grande nuit brune ?
Elle appelle à mi-voix
Sa compagne d'infortune
Et voit au clair de lune
Une ombre dans les bois.
Prends garde petite dame
Prends garde au léopard
Il vient de nulle part
Et peut sauter sur toi !

Les poésies apprises par cœur ont eu un impact sur mon écriture. A l'école primaire, la petite personne que j'étais, habitant une grande ville, découvrit la biche qui bramait au clair de lune et cet âne si doux marchant le long des houx, ce léopard des bois ... animaux qui éveillaient ma curiosité et mon imagination. Ces poésies racontaient des histoires, un peu comme des contes et je pouvais ressentir à travers elles les émotions, peines, peurs qui m'habitaient alors.

C'était peut-être une manière d'apprivoiser ces émotions, de les mettre à distance, que de poser des mots sur ces ressentis. Parfois ces mots étaient puissants, ils ne correspondaient pas à mon vocabulaire quotidien, telle cette biche qui pleurait à se " fondre " les yeux, ou ce léopard qui " miaulait à mi-voix ", et n'en étaient que plus impressionnants.

La construction des vers à six pieds a dû aussi me marquer, car c'est celle qui me convient, au niveau du souffle.

A l'adolescence, l'atmosphère avait changé, lyrique et romantique, qui correspondait à mes nouveaux états d'âme.

Elle avait pris ce pli
D'aller par les chemins
Ne parlant presque plus et ne pensant à rien
Saoulée par le vent
Cornant de novembre
Foulant les feuilles mortes
Cueillant une bruyère
Et brassant des pensées
Monotones emmêlées

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure
Nous ne nous verrons plus sur terre
Dis qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

Tantôt secouée
Par des sanglots longs
Et puis tantôt prise
D'un amour infini

Croisant sa voisine
" Comment ça va sur terre "
- ça va ça va ça va bien
Les petits chiens sont-ils prospères ?
Mon Dieu oui merci bien.

J'adorais déclamer ces poésies de Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, mais également de Verhaeren, Apollinaire, Prévert, Desnos, Supervielle, Hugo, j'en oublie ... Elles créaient en moi de grandes émotions ; je me délectais de certains mots comme de friandises, parfois même sans en comprendre vraiment le sens, même si nous les décortiquions pour en étudier le style.

Oui, j'en suis encore toute imprégnée, oui, leur influence est certaine !



Parmi les badauds, penchés par-dessus le parapet du pont, poussant des cris horrifiés, un homme se baissa pour ramasser un calepin tombé au sol ; se tournant vers les passants affolés, il se mit vainement en quête de son propriétaire et découragé, l'enfonça au plus profond de sa poche et s'en fut au plus loin du vacarme de la foule : un quidam venait de se jeter dans le cours d'eau.

Rentré chez lui, il feuilleta le petit carnet à la recherche d'un indice concernant le dit propriétaire ; la dernière phrase attira plus particulièrement son attention : " Pardonne, papa, je t'aime bien " ; le revers de la couverture portait juste un nom, Doucrain. Muni de l'annuaire téléphonique il se mit en quête des éventuels titulaires de ce patronyme et en trouva assez peu pour les contacter les uns après les autres ; après quelques coups de fil, un monsieur à la voix chevrotante et audiblement émue lui confia que la police venait de lui annoncer que son fils s'était jeté dans le fleuve et qu'elle retenait la thèse du suicide ; il ne lui en fallut pas plus pour faire le rapprochement avec les circonstances de la découverte du carnet ; lui expliquant la raison de son appel il lui demanda s'il accepterait sa visite, il fût ainsi convenu d'un lieu et d'une heure de rendez-vous dans la journée.

Assis à la terrasse, il commanda une boisson en attendant l'arrivée du pauvre homme éploré ; pour la première fois depuis le début de cette journée, il prit la mesure de l'évènement et en ressentit un curieux malaise ; un peu plus tard, un monsieur se présenta à lui comme le père de la victime ; après les salutations et condoléances d'usage et quelques hésitations il se décida à lui remettre le carnet ; ils poursuivirent la discussion autour du sujet qui les avait réunis tandis que l'homme feuilletait distraitemment l'objet ; ses yeux soudain se troublèrent tandis que les paroles restèrent suspendues ; puis il essuya une larme, se racla la gorge et prononça ces mots étranges trouvé dans les pages " Pardonne Papa, je t'aime bien ".



J'aimerais mieux pas, non, vraiment pas, monter sur cette estrade, ma guitare à la main, tout seul, raccorder mon instrument à l'amplificateur, m'asseoir sur cette chaise pourtant confortable, poser mon pied sur le repose-pied, face à cette assemblée en ombre chinoise de parents d'élèves dont j'ai longtemps fait partie, dont je connais la bienveillance, être ébloui par ces projecteurs braqués sur moi comme sur une star du rock ou un concertiste renommé, sentir monter un peu plus fort ce trac inutile et inévitable, le feu aux joues, les picotements dans les doigts et le dos, la moiteur des mains, des deux, dans le silence se faisant, chercher sans les trouver les premières notes de cette pièce, tant de fois répétée et travaillée, pas si difficile finalement, puis brusquement, sans préavis (quoi que) entendre mon cœur se lancer dans une course folle et perdue d'avance avec Ben Johnson, sentir battre mes tempes, perler la sueur sous mon nez et mes aisselles ; les trois premières notes enfin sortant de mes doigts gourds, c'est parti, et ces mains dégoulinantes de transpiration se mouvant sur le manche qui se mettent à imiter les feuilles du peuplier par jour de grand vent, lancer quelques mesures incompréhensibles, désordonnées, cacophoniques, maintenant envahi du tremblement de tout mon corps, de la tête aux orteils m'éjectant de ma chaise et casser ma guitare, ma précieuse " Prodipe " et sortir de scène, piteux, sans saluer, rouge de honte et soulagé pourtant que tout ça soit enfin terminé.

J'aimerais mieux pas non plus partir en courant vers le premier café et m'avalier cul sec un double scotch, puis un deuxième et respirer enfin ...

- Alors, on y va ?

--

On y va, advienne que pourra ...



"ABOLI BIBELOT D'INANITÉ SONORE "

Ce vers de Stéphane Mallarmé a été pour moi le symbole du surréalisme mais aussi d'un certain mystère qui m'interpelait et hante encore mon esprit.

C'était il y a bien longtemps, dans une austère salle d'un lycée de Limoges où j'essayais de suivre les cours de Lettres Sup. Le prof était planté là, sévère et méprisant et il prenait un malin plaisir à nous torturer en prononçant des discours obscurs et en nous demandant de commenter des textes absurdes auxquels nous ne comprenions pas grand'chose.

Je dis " nous " et pourtant nous n'étions pas nombreux à nous laisser impressionner ; les autres savaient, les autres répondaient brillamment, les autres nous toisaient d'un regard hautain. C'étaient les bons, ceux qui formaient le cénacle de la classe HK1 du lycée Gay-Lussac.

" Aboli bibelot d'inanité sonore "

Le son B qui se répète dans les deux premiers mots résonne comme une explosion ou plutôt comme le fracas consécutif à une chute violente tandis que la prédominance des nasales qui suivent, ralentit et amortit cette chute.

Voici une image sonore où tout se contrarie, d'où cette impression d'absurde qui déroutait l'élève naïve que j'étais alors mais c'est grâce à ces sonorités, à ces mots dont l'association est pour le moins insolite, que je n'ai jamais oublié ce vers qui est devenu le reflet du mal-être que je ressentais dans ce cours de français qui m'angoissait.



Je préférerais ne pas avoir mon âge

Pour ne pas être enfermée dans cette cage

Dont on ne peut sortir sans dommage.

Pourquoi ces regards méprisants

Sur les personnes aux cheveux blancs ?

Je ne voudrais pas être, de la sorte, rejetée.

Pourquoi est-on ainsi traités ?

Nous n'avons droit à aucune attention,

Les jeunes nous regardent sans pitié,

Certains se moquent même de nos activités,

D'autres, au contraire, nous reprochent notre oisiveté,

D'autres enfin, mettent en avant leur mobilité

Pour nous laisser lâchement tomber.

Mais moi je dis, mais moi je sais

Que nous avons encore des capacités

Et quelque utilité dans cette société.

Sans nous,

Qui s'occuperait des petits-enfants ?

Des chats, des chiens trop souvent

À leur triste sort abandonnés

Surtout pendant l'été ?

Qui pourrait transmettre les échos du passé,

Les richesses et les biens durement accumulés ?

Qui génère des emplois, occupe des salariés ?

Prend le temps d'écouter, de répondre, de consoler ?

Je préférerais ne pas être enfermée
Dans la case des personnes âgées,
J'aimerais ne plus avoir à répéter
Que j'ai droit aux égards et au respect.



La première fois ...

1 - La première fois que j'ai vu un coquelicot s'épanouir, dans une vidéo accélérée, j'ai été impressionnée. Comment un petit bouton vert parvenait il à cette fleur éblouissante ?

2 - La première fois que j'ai fumé une cigarette, j'ai été dégoûtée. Comment les fumeurs pouvaient-ils y trouver un intérêt ?

3 - La première fois que j'ai rencontré une personne célèbre, c'était Noël Mamère que j'admirais. J'étais très intimidée mais il m'a laissé sans voix, je n'ai pas été capable de lui parler.

4 - La première fois que j'ai essayé ma première voiture, j'ai transpiré comme jamais.

5 - La première fois que j'ai ramassé un sac McDo, jeté sur ma terrasse, j'étais très en colère.

La première fois que j'ai ramassé un sac McDo, jeté sur ma terrasse, j'étais très en colère.

J'entretiens correctement la cour et le jardinet devant ma maison et il arrive que j'y collecte de menus déchets. Ce ne sont que des petits bouts de papier ou d'emballages que le vent a disséminés. J'habite en ville, le long de la route nationale et c'est inéluctable.

Je n'ai aucune acrimonie envers les producteurs occasionnels de ces vétilles. D'ailleurs j'en fais sûrement partie à mon insu. Qui n'a jamais laissé tomber un jour une liste de courses hâtivement griffonnée, l'emballage plastique d'un paquet de chewing-gum, le papier aluminium d'un paquet de cigarettes, un morceau de paquet de biscuits déchiré à la hâte ou le bâton de sucette du petit dernier ?

Ceci, la plupart du temps malgré soi car ce n'est pas volontaire, ce n'est pas une incivilité, juste une inadvertance ou une bourrasque de vent.

Mais, une semaine après avoir emménagé dans ma nouvelle maison, il y a vingt ans, j'ai eu une surprise de taille ... Un grand sac McDo trônait devant chez moi. Pas un sac en papier bien plié mais un sac éventré encore plein des restes de ces agapes avec un méli-mélo de frites, d'emballages plastiques, d'une cannette, le tout baignant dans une dégoulis cramoisi de ketchup ...

Interloquée, j'ai d'abord imaginé qu'un voisin mécontent de mon emménagement récent bruyant m'avait déposé ce cadeau. Puis j'ai réfléchi un " restaurant " comme ils disent, McDo, se trouve à 3 km en amont sur la même route nationale. Cinq minutes, c'est juste le temps d'engloutir cette bouffe puis de se débarrasser des reliefs en les balançant à travers la vitre de la voiture.

Outre mon dégoût pour ce genre de nourriture, j'ai ressenti de l'écoeurement pour le comportement sans gêne de son consommateur.

J'ai ramassé ce déchet, le cœur au bord des lèvres, j'ai versé un arrosoir sur le trottoir sanguinolent.

(Je ne sais pas si tous les consommateurs de McDo sont aussi dénués du moindre respect environnemental, sociétal mais, depuis vingt ans, je ramasse leurs déchets au moins une fois par mois).



Elle avait tenu à les inviter à son mariage malgré leur enfance chaotique, cabossée. Ses deux frères aînés et sa sœur cadette viendraient, Étienne, son plus jeune frère, sans surprise avait décliné en lui envoyant une carte, de celles qui nous parviennent sans qu'on les ait demandées, " peint avec la bouche " ou autre. Elle sourit car dans sa famille il y avait une blague récurrente à propos de ces cartes, non sollicitées. Tous les ans quand ils vivaient encore chez les parents, un peu avant Noël, il y avait toujours quelqu'un pour dire : " On a encore reçu des cartes peintes avec la bouche comme un pied " et ça les faisait rire. Elle a été émue par ce souvenir et par le message " Pardonne moi, ma grande sœur, je ne viendrai pas. Je t'aime bien ". Elle a rangé la carte avec les autres témoignages d'amitié reçus à l'occasion de cet événement.

Elle osait quand même s'avouer qu'elle était soulagée qu'il ne vienne pas, le peu de rencontres familiales ces dernières années tournaient systématiquement à l'affrontement avec les aînés et aux paroles qui dépassaient (ou pas) la pensée. Elle avait entendu dire par ses frères qu'il avait un comportement " bizarre " , qu'il accumulait des monceaux de choses inutiles et qu'il était impossible de lui faire entendre raison. Elle avait recherché comment s'appelait ce trouble et était presque rassurée que le fait que la syllogomanie, puisque tel était le nom de ce trouble n'était pas une pathologie en soi, mais plutôt l'expression de troubles anxieux ou de dépression. Or, dans sa famille, troubles anxieux ou dépression étaient juste synonymes de manque de volonté, donc pas grave. En plus, elle avait sa vie à gérer et son mariage à organiser.

Cependant pour ne pas perdre le lien ténu avec Étienne, elle lui a adressé également une carte pour son anniversaire.

Elle a été très surprise de recevoir l'appel d'un inconnu au bout d'une semaine lui parlant très rapidement, comme à court de souffle, dans une sorte d'urgence: " je suis

le voisin d'Étienne, non, pas un ami, juste un voisin, on se rencontre tous les jours à la boîte aux lettres, juste un mot sur le temps qu'il fait ou des commentaires sur le nombre de journaux publicitaires dont il semble friand. D'ailleurs ça m'a toujours paru bizarre qu'on se rencontre tous les jours à la boîte aux lettres alors qu'il ne reçoit jamais de courrier. Je me disais que peut être, c'était un prétexte pour voir quelqu'un car je ne sais pas ce qu'il fait mais il semble être toujours chez lui ... Moi, c'est différent je suis retraité depuis plus de dix ans, mais vous comprenez je ne voulais pas me montrer indiscret alors bon. Je suis désolé, vous devez vous demander pour quoi je vous appelle. Donc voilà, je suis très inquiet car je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours, sa boîte aux lettres déborde de publicités, mais comme justement elle déborde, j'ai pu par chance attraper l'enveloppe au dos de laquelle, il y avait votre adresse, j'ai appelé " le 118 712 " pour avoir votre numéro, comme c'était le même nom j'ai compris que vous deviez être sa sœur, c'est bien ça? " .

Un peu abasourdie par le débit du voisin compatissant et par son inquiétude contagieuse, elle a pris le train pour Paris puis a rejoint le voisin à Pontoise, puis le commissariat de police puis l'IML où on lui a expliqué, après qu'elle ait reconnu le corps d'après une photo d'abord puis derrière une vitre, qu'il avait été retrouvé noyé dans la Seine, assez rapidement après la noyade grâce à un passant qui promenait son chien, et qui a signalé à la police la présence suspecte de vêtements soigneusement pliés et d'une paire de chaussures sur la berge en contrebas de la gare de "Fin d'Oise". Était-ce un clin d'œil de mettre fin à sa vie dans cette Fin d'Oise !

On lui remettra une fois toutes les formalités administratives particulières réalisées, un blouson, un pantalon, une paire de baskets, un tee-shirt siglé AC DC et bizarrement pas de chaussettes. Elle trouvera dans le blouson, un carnet publicitaire ou étaient inscrits diverses choses sans intérêt et sur une page, seulement, " Pardonne, papa. Je t'aime bien " .

De retour à Lyon, elle s'est interrogée car leur père était décédé depuis six années, et c'est même grâce à sa part d'héritage qu'il avait acquis son petit appartement.

Encore choquée par le suicide d'Étienne, elle rangea vêtements et petit carnet dans une boîte, au fond de l'armoire du couloir sans réfléchir plus avant.

Un jour, elle se lèvera en sursaut à 4 heures du matin, ira dans la boîte chercher le carnet, sortira également de l'album souvenir du mariage la carte qu'Étienne lui avait envoyée à l'occasion du mariage, secouera l'épaule de son mari : " Regarde! Ce n'est pas son écriture " .



Le jour ou je suis devenue vieille.

Dimanche dernier, je suis revenue d'une semaine en Écosse, chez ma fille cadette. Nous avons fait des balades " où l'on voit loin " , j'adore les paysages d' Ecosse, les landes battues par les vents, l'eau si limpide et si pure, les ciels immenses et changeants, j'aime respirer là-bas, l'air est différent, comme plus transparent, cristallin. Une semaine dans ces paysages camaïeu de verts et d'ocres, de roses et de gris, entièrement consacrée à jouir de tout ce qui m'est offert, de l'amour de ma fille et de la voir heureuse avec ses chevaux.

Le 8 mars 2020 et je ressens comme une légère et diffuse inquiétude dès l'aéroport d' Edimbourg, je fais bien attention à ne pas toucher les objets ou poignées de portes, et je ne suis pas la seule à mettre volontairement une distance avec mes compagnons de voyage dans les files d'attente. Certains portent des masques chirurgicaux, essentiellement des personnes asiatiques, donc, tout va bien.

Dès mon arrivée à Marseille, il y a comme une fébrilité informative à la radio et à la télé. L'inquiétude est montée d'un cran on dirait en 2 heures 30 de vol.

J'entends parler de besoin de soignants pour des afflux inhabituels de malades dans les hôpitaux, un appel est fait pour la réserve sanitaire et je m'inscris direct car même si comme infirmière je ne dois plus valoir grand chose, je peux aider soit dans

l'encadrement, la formation ou pour des compétences de simple nursing. Or, première claqué mon profil ne correspond pas. Je m'interroge ou plutôt je pose la question sur un lien *messenger* et la réponse ne fait pas état de mon âge mais du nombre d'années depuis lesquelles je n'ai plus d'activité soignante dans le milieu sanitaire.

Le mercredi 11 il était prévu depuis de longs mois qu'une amie et moi allions à Montpellier voir un spectacle - réservé de longue date - mais aux infos on entend que la jauge des salles de spectacles est réduite à 1000 places. Oups, le Corum fait 2000 places et tout était vendu.

Nous serons prévenus la veille du spectacle qu'un tirage au sort nous est favorable pour la date prévue. Pour les mille autres personnes, une date ultérieure sera proposée. Une expérience étrange d'assister à un spectacle avec un siège vide entre chaque spectateur, cela modifie beaucoup le ressenti du " spectacle vivant " et celui de vivre ensemble un moment particulier.

La première intervention du président de la République, le jeudi 12 mars 2020, a mis un coup de frein brutal à la vie d'avant. La fermeture de tous les lieux d'enseignement et de garde d'enfants est un choc.

Dès la fin de son intervention, j'envoie un message à ma fille aînée qui vit avec sa petite famille et ses enfants en région parisienne : " tu me les envoies quand ? ".

Car j'ai deux petits-enfants de 10 et 7 ans, qui adorent venir en vacances en Ardèche et c'est l'occasion idéale pour les soustraire à un confinement compliqué avec des parents qui, eux, font partie des gens " indispensables ".

Sa réponse au téléphone aussi rapide que brutale :

- Vous avez bientôt 70 ans, vous faites partie des sujets à risque, pas question.
- Bon eh bien je monte en train les garder sur place alors ...
- Encore pire! Il y a du monde dans les trains et la clim en plus ... Laisse tomber on va se débrouiller.

Et c'est là que j'ai été propulsée dans la vieillesse, plus d'utilité sociale, plus d'utilité pour ses enfants, juste une inquiétude supplémentaire pour eux. Alors que, je le sais,

j'ai une immunité en béton! Je ne me souviens même pas la dernière fois où j'ai eu une bronchite ou un rhume ... Jusqu'à ce jour c'est moi qui m'inquiète, qui rassure, qui prends soin, qui explique, qui rends service.

Et soudain, ma propre fille décide " de me protéger ", est pré-occupée de me savoir un " sujet à risque ". Sérieux ?

Depuis au moins 35 ans, parfois j'observe l'apparition d'un " signe du temps " sur mon visage et je me dis tiens, regarde et note la date tu pourras dire ce jour de telle année j'ai eu une ride de plus et puis voilà, bien sûr j'oublie à mesure. Qui se souvient de la date d'apparition de son emblématique premier cheveu blanc. Mais là! Inutile de noter la date, je suis devenue vieille à 67 ans et 3 mois le jeudi 12 mars 2020 à 20 heures 20.



MISOGYNIE au XXI^{ème} SIECLE.

ce sa sam me dis samedi cet sept cep t'ambre septembre deux mi mille dix neuf
PERIGUEUX

t'tu as et rue k'thé ..éructé ta haie ne haine et on thé éhontée é mis des p'pas rots
les s'tr'hic te ment bas nies par le d'roi fran français

à la fa face de LA FEMME SEULE et fa ré effarée

Hein? Dis? Vie ? du franc ses Français de sous dessous souche tu l'as me
nasse hè! menacée pas par ta boue bouche de lie maux les L'IMMOLER NUE
su SUR LE

bu bûche BÛCHER en pl'plat se pus bleu hic ! EN PLACE PUBLIQUE

ni an nos lots oies t' tu as bas baffe ou eh! Sel celle du tr' oie ou t' deux mi mille
dix huis t' qu 'qui qu'on damne les ou outres âges secs si cistes et la mise oh!
misogynie.

Hein? Dis ? Vie du feu fou ? Oh ne ne non! t'ta rat jeu veut qu'que la fa femme se
seule pet ris ceux périsses d' dans d'âtres atroces ses sous francs souffrances
lu lulu bris que t'tu tr' amble pleut tr'tu fou le aux pis et
pieds la dis digne i tes hue mais ne tu es p'pas raie raye
aux boues rots de la Renée sang ce.

*Individu Français cultivé, ta bouche a émis des paroles strictement interdites par le
droit français, tu as bafoué la loi du 3 août 2018 qui condamne les outrages sexistes,
tu as foulé aux pieds, de rage, la dignité humaine de LA FEMME SEULE, individu
pleutre, lubrique, misogyne, tu es pareil aux bourreaux de la Renaissance .*

SENIORS et HIPPIES

Eté 1970.

Par une journée ensoleillée, Jean et Germaine, retraités, se promènent le long d'un ruisseau.

Les époux évoquent le bon vieux temps de leur jeunesse si vite enfuie.

Parvenus dans une clairière, Germaine s'exclame:

" Jean, regarde, y'a des gens sur l'autre rive ! "

Jean : " Ah oui ? Eh ben, quoi donc ? "

Germaine : " Des jeunes ! Et quel boucan ils font ! Moi qui croyais être tranquille ! "

Puis : " Oh ! Regarde donc, Jean ! "

Cheveux longs, foulard bariolé sur la tête, chemise à fleurs ! " Dis, c'est un garçon ou une fille ? "

Aux cris de Germaine, une voix masculine hurle :

" Eh ! Ohé les vieux ! Venez voir, venez goûter aux joies d'une ère nouvelle ! On fait la fête, on veut pas perdre notre vie à la gagner ! "

Apeurés, mais poussés par la curiosité, Jean et Germaine traversent le ruisseau à gué.

Germaine : " Euh ... Bonjour monsieur. Mais, qui c'est à côté de vous ? "

Le jeune homme : " Elle ? C'est ma copine. On a couché ensemble tout à l'heure, mais la marijuana l'a laissée dans les vapes. "

Jean et Germaine, éberlués, ne peuvent articuler un seul mot.

" Ben quoi " leur rétorque le gars " la marijuana, c'est super et coucher ensemble aussi ! "

Jean se dit dans sa barbe : " Eh ! eh ! Coucher ensemble avant le mariage, c'est pas mal ça ! "

Mais Germaine :

" Euh.. coucher comme vous dites, sans être mariés ? Mon Dieu, dans quel monde vivons-nous Jean ? Un jeune homme, je suis d'accord, mais une jeune fille doit garder sa virginité pour le Jour J, pour son mari ! "

Le jeune : "Ah! ah! Ah ! Les vieux ! Ah! ah ! Ah, nous, on veut pas la guerre, on veut faire l'amour, n'importe quand n'importe où !"

Pendant ce temps, Jean regarde, l'oeil égrillard, la copine du jeune gars : " Eh ! eh ! Pas mal la pépette ."

Germaine : " A qui parlais-tu donc ? "

Jean : " Oh, je disais simplement : on est bien ici, dans la nature ."

C'est alors que, troublant le calme, l'on entend soudain un moteur pétarader .

Tous trois perçoivent alors le ronflement d'un moteur, et voient s'approcher une Coccinelle, toute cabossée et décorée de fleurs sur le capot .

Le jeune homme au volant a freiné brusquement, suscitant les hurlements de frayeur du couple d'amoureux juchés sur le toit du véhicule.

Les amoureux lui lancent à la figure une volée de bois vert, dont le conducteur ne tient aucun compte:

"Allez ouste vous deux, descendez de là, et en vitesse ! "

Ce que fait le couple sans oser dire un mot de plus.

Jean et Germaine voient ensuite les six passagers entassés les uns sur les autres dans la Coccinelle, descendre de voiture en chantant à tue-tête une chanson de Janis JOPLIN.

Jean et Germaine, étourdis par le vacarme et par ce mode de vie "hippie" inconnu d'eux jusque là, se décident à quitter les lieux.

" Heureusement, dit Germaine, que notre fille, hein Jean ? Que Géraldine n'est pas comme ces jeunes !"

Jean approuve son épouse.

Tous deux ignorent que leur fille, qui a prétendu aller passer la soirée chez une copine à elle, est en fait invitée à une " Boum " ; elle ne rentrera chez ses parents que le lendemain matin, le cerveau encore embrumé des vapeurs de l'alcool ingurgité la veille.



*Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : " Couchons-nous sur la terre, et dormons. "
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
" Je suis trop près ", dit-il avec un tremblement.*

(La Conscience – Victor Hugo)

Longtemps, très longtemps, sans doute aujourd'hui encore, *La Conscience* de Victor Hugo a côtoyé la mienne.

" La Rencontre ", s'est produite il y a bien des années, alors que j'étais en 5^{ème} dans un soporifique cours de Français.

La voix du Professeur me sortit tout à coup de la somnolence, réalisant soudain que des *Enfants vêtus de Peaux de bêtes*, pouvaient en d'horribles conditions se trouver ainsi perdus au *Milieu des tempêtes* !

Du coup, je me mis à les suivre, sans réellement savoir où j'allais, habité d'une curiosité malsaine. Je fus, me sembla-t-il, touché à mon tour par cet univers

réellement angoissant. Il s'était passé quelque chose de grave, que j'ignorais, la crainte m'avait envahi autant que ces enfants, pour une longue marche vers nulle part, juste une fuite éperdue.

Je pris à mon tour le rythme pédestre que m'imposait ces vers.

Je revois effectivement cette *grande plaine*, infinie, noire, autant que le ciel d'ailleurs, juste zébré d'inquiétants éclairs !

Je fus réellement soulagé, lorsque la Mère – raisonnable plus que son Caïn de Mari – le décida pour un repos de quelques heures.

J'avais dans mon esprit, amélioré nos conditions ; dormir par terre faute de mieux, certes, mais au moins dans le creux d'une grotte voisine.

Ce confort rustique, en ces instants, malgré tout, ne me rassurait guère, je sentais mon coeur battre intensément la chamade, je palpais autour de Moi, une étrange tension.

Nous étions à l'abri pour quelques heures encore, mais je pressentais un malheur proche.

Longtemps, j'ai aimé cette aventure à travers ces vers angoissants. Tant de fois, j'ai récité ces vers, comme fasciné par des événements d'un étrange Univers.

Je m'en imprégnais si fort, que je finis un rare beau jour d'école, par le mettre en scène, surjouant les vers, au point de devenir pour mes camarades de classe, l'un des acteurs tragi-comique de ce texte.

Chaque interprétation, plus assuré dans mon rôle, me faisait accentuer le rythme, appuyant de ma conviction chaque mot, souhaitant transmettre à mes spectateurs, plus encore à mes spectatrices, l'angoisse fascinante que me procurait ces lignes de Victor Hugo.

Le subtil écrivain de *La Conscience*, a sans doute de son nuage, bien ri, autant que mes camarades, de mes interprétations outrancières, que je finis – à la demande

générale – par interpréter devant celui-là même qui quelques semaines auparavant, m'avait sorti de ma léthargie, disons pour un Monde parallèle, celui où j'étais réellement heureux.

Les enseignants hélas, du haut de leur estrade n'ont pas souvent d'humour. Tout le Monde a bien ri, mon jeune égo en fût déjà flatté ... un peu moins lorsque la fièvre retombée, mes camarades changèrent de classe, emportant ma fierté avec eux, tandis que finalement, j'étais admis ... à redoubler ma classe !

Voilà comment on étouffe dans l'oeuf, l'embryon d'une carrière théâtrale !



Quelle ne fût pas ma surprise, en ce doux matin de printemps, si agréablement ensoleillé, lorsque j'ouvris les premières pages de mon quotidien que le facteur venait de déposer ... Le ciel subitement assombrit me tombait sur la tête.

Doucraïn, Jacques Doucraïn, apparemment s'était donné la mort ... un frisson me parcourut l'échine, j'étais atterré, sans finalement être réellement étonné, tout cela ne pouvait pas finir autrement, plus d'issue possible sans doute.

C'est par un froid matin d'octobre que quelques années plus tôt, ma route croisait celle de Jacques Doucraïn. Deux bons petits soldats, bien alignés, parmi tant d'autres, grelottants sur le quai glacial et humide, pour répondre enfin par un retentissant *présent !* à l'appel de notre nom.

Dès notre première rencontre cet homme m'avait intrigué. A cet instant je l'observais discrètement de côté, ses traits étaient d'une grande finesse, une aura s'échappait de mon voisin dont je sentis immédiatement qu'il n'était pas d'un Monde ordinaire, une classe certaine, innée, accentuée plus encore par le port de l'uniforme militaire encore neuf.

Le destin nous attribua la même cabine – presque une niche – dans laquelle nous allions passer de nombreuses heures durant ces longues semaines de navigation à travers les mers du Monde.

Cette promiscuité et les difficiles conditions de vie à bord de ce rafiote de la Marine Nationale, nous permit de rapidement lier conversation, mieux nous connaître pour mieux nous apprécier.

Nous nous adaptâmes comme nous le pûment à cette rude vie militaire, qui malgré tout eut le mérite, plus encore de nous rapprocher, Jacques et moi.

Durant ces longues heures où nous nous retrouvions dans cet espace exigu, chaud et humide, presque suffocant, Jacques avec un humour réellement grinçant, me dévoilait peu à peu le parcours de sa vie, qui semblait être à son âge, déjà bien remplie.

Ce garçon était donc fils d'un grand industriel de la métallurgie, l'un des descendants des Etablissements Doucrain et Fils, cette industrie qui faisait vivre une partie du nord de notre pays.

Au fond de lui, Jacques n'appréciait que moyennement d'être *le fils de ...* et ne se voyait pas prendre un jour ou l'autre, la tête de cet Empire, bâti pierre à pierre, par plusieurs générations, comme l'avait fait son père et grand nombre de ses aïeux avant lui.

Monsieur Doucrain père, avait accepté du bout des lèvres que Jacques s'embarque dans la Marine Nationale pour la durée de son service militaire, gardant au fond de lui, l'espoir accompagné de cet inévitable orgueil, que son fils reviendrait sans aucun doute, hautement gradé. Un bel uniforme blanc d'officier et quelques médailles sur le torse.

" *On ne peut donner que deux choses à ses enfants : des RACINES et des AILES* " avait pensé le père, il avait donc laissé les ailes de son fils se déployer, imaginant à quel point, il pourrait dans un proche avenir, sans doute dès son retour, l'enraciner à tout jamais dans cet univers d'acier bruyant, fumant, puant même, cette odeur

incrustée dans chaque pièce du manoir familial, depuis tant d'années, accompagnant cette rigoureuse saga familiale.

Pourtant : " *C'est le destin qui distribue les cartes, mais c'est nous qui les jouons* " (Randy Paush).



La Math qui fâche.

Je n'avais pas tant que ça envie de le raconter cet épisode.

Ça s'était passé au siècle dernier. Mais voilà que soudain en cercle d'écriture, il me prend fantaisie de proposer ce qui suit : " Elle se brouilla avec sa prof et entra en guerre avec les maths ". Une idée comme ça. Mais elle fonctionna. Les participants à l'atelier d'écriture lancèrent des tas de suggestions : Était-elle mauvaise en maths? Quel âge avait-elle? Cette prof avait-elle des têtes de turc ? S'était-elle fait pincer (l'élève) faisant en cours autre chose que des maths? S'était-elle plainte aux parents? Avait-elle vexé sa prof en mettant en cause la compétence de l'enseignante ? On émit même l'hypothèse d'une revanche où l'élève deviendrait par la suite prof de fac dans la matière (ha, ha, ha !). Ou même qu'elle obtiendrait un jour le Goncourt de la nouvelle en racontant son histoire...(wouaf !wouaf !).

On évoqua dans l'enthousiasme du brain-storming les hypothèses les plus farfelues, quoique ...

Dans une sixième littéraire des années 60 on avait confié à une prof de maths une demi-douzaine d'heures : cinq destinées à l'enseignement des mathématiques, la sixième à ... de la musique. Cette heure, se révélait, bien trop souvent à mon goût, consacrée, de fait, aux mathématiques. Frustrée, j'avais eu la mauvaise idée de demander, en réunion de conseil de classe avec profs et parents d'élèves, que l'heure annoncée pour l'enseignement musical soit bien consacrée à cette matière.

AIE AIE AIE ! Le résultat ne se fit pas attendre. Les notes satisfaisantes du premier trimestre connurent au second trimestre une chute drastique, et cette courbe s'accrut encore au dernier trimestre : il était grand temps que l'année se termine. La grisaille qui accompagna pour moi cette matière tout le reste des années du

secondaire se solda par un 10/20 au bac : pour solde de tout compte et qu'on ne me reparle plus jamais de cette matière !

Cette histoire banale de brouille scolaire me laissa loin dans l'âge adulte une trace amère. Outre l'échec lié au dégoût d'un aspect du savoir je cherchai longtemps à comprendre et résoudre le malaise psychique qu'elle avait engendré.

Où les mathématiques (et leur dérive) ne nous mènent-elles pas ?

De quoi parlions-nous, déjà ?

Ha oui ! l'idée qui constitue le début d'une histoire (ou même peut-être le début de la fin).



Notre besoin de consolation est insatiable (Stig Dagerman).

Quoi ? Un texte de philo ? Encore ? Je croyais en avoir fini avec ça.

J'étais nulle en philo. Pas allergique (comme pour les maths, et je ne détestais pas les prof non plus, j'en ai eu deux : le titulaire malade, puis la remplaçante). Au contraire, ça me semblait très utile, peut-être que je ne travaillais pas, ou même, pas dans la direction indiquée ; les mots savants m'amusaient, j'en inventais d'autres (dont le sens était connu de moi seule), jusqu'au moment où j'ai arrêté parce que ça se retournait contre moi. Non, j'étais juste incompetente. Et voilà que ça recommence. Merdre (père Ubu) ! Ça fait carrément ... euh ... braire, restons poli.

Au fait, Dagerman-la-déprime, là : c'est quoi l'idée ? Notre santé mentale que vous testez ?

Bon, il fait allusion à quoi ce texte ?

Au scepticisme, au rationalisme, à l'athéisme dont l'auteur ne se réclame pas. Je suis allée vérifier les définitions parce que ça me fascine toujours autant, même si je sais

que j'oublie presque aussitôt après de quoi il retourne. Je les ai gardées sous le coude ces définitions. Et si je vous les lis, ça va tous vous endormir, c'est pas le moment. Le premier qui dort aura une tapette !Ha, ha, ha !

Et Dagerman, il fait allusion aussi au bonheur, dont il est privé en l'absence de foi en dieu : condamné à l'errance psychique et mentale. Perdu comme il le dit au milieu des ténèbres. Une histoire sombre, sombre.

Alors, moi non plus Dieu ne m'accompagne pas. Je n'attends de consolation de personne et surtout pas du côté de la divinité. Je ne saurais analyser avec la virtuosité de Dagerman ce que l'on peut qualifier pour faire court, de désespoir. Ce qu'il exprime fait écho malgré tout et réveille chez moi une consonance existentielle à 70 ans de distance.

Mais pour autant je n'en ferai pas un héritage.

Et si je devais transmettre un message (ouaf!) peut-être que je chercherais un autre positionnement. Et certainement pas la 'tit-not' d'espoir, hein ? Parce que ça, c'est très médiatique, et vendeur, la 'tit-not' d'espoir, mais ça m'énerve. Non. Si cela avait été à refaire et si j'en avais eu les qualités (je renonce à énumérer), j'aurais essayé, pourquoi pas, l'humour, soyons fou. Mais, aurait dit ma grand-mère (qui avait les pieds sur terre), si tu t'engages dans cette direction, tu ne vas pas gagner le sel de ta soupe avant longtemps!

Bon, on va dire, noir c'est noir, hein. Et Dagerman écrivit son essai deux ans avant de se suicider. C'est ... cela que vous attendez de nous?



Je préférerais ne pas...

Je préférerais ne pas connaître certaines choses
Ces choses qui vous atteignent, comme la teigne
Et vous tourmentent, mal au ventre
Et vous mettent la tête en vrac, cul-de-sac

Je préférerais ne pas voir le noir
Cette noirceur qui salit tout, on s'en fout
Cette marée noire visqueuse, insidieuse
Qui abîme nos âmes, ah quel drame
Et piétine la mémoire, pas de gloire
De nos chers ancêtres, je m'empêtre

Je préférerais ne pas croiser la misère
Pas cette misère du monde, qui inonde
Mais celle qui nous entoure, tout autour
Celle des discours de rejet, je te hais
Au lieu des gestes d'accueil et de paix, si on s'aimait ?

Je préférerais parfois m'isoler, ignorer
Retrouver le calme, la beauté
Sans consommateurs, haut-le-coeur
Qui submergent nos têtes d'étiquettes

Je préférerais retrouver certains lieux, est-ce mieux ?

Jadis déserts, presque en jachère
Qui m'éblouirent de leur beauté, leur pureté
Sans parcmètres ni file d'attente, ça me hante
Où le temps long, sans addiction des réseaux abscons
Baignait nos vies, ah je dévie
Mais plus sereines, j'ai de la peine

Je préférerais prendre un livre, ah je me livre
Et un cahier, et un plumier
Aller m'asseoir sur un perchoir
Face à la mer, c'est mon repaire
Sur les rochers, bien accroché
Pour raconter mon désespoir
De tout ce noir, ce dépotoir
Me détacher, à en crier
Et puis écrire, parfois en rire
Tous mes espoirs, quel défouloir
Et la beauté, trop piétinée
Je préférerais, ah si j'osais
Oublier le conditionnel, pas consensuel
Braver la consigne, serait-ce un signe ?
Je préfère adopter le présent, dès maintenant
Troquer "j'aimerais" pour un beau "j'aime"
Petits instants éphémères, pour une vie bien plus légère

Dans ces "moments suspendus", les avez-vous connus ?
Ce que je recherche et préfère, ce n'est pas regarder derrière
Mais m'imprégner du sentiment de beauté, sans satiété
C'est l'infinie douceur qu'il me délivre, ah je suis ivre

C'est caresser un coucher de soleil, j'ai pas sommeil
C'est admirer la silhouette élancée de mon chat oriental, c'est pas banal
Et deviner ses intentions, je sais c'est con
C'est me laisser submerger, c'est mon péché
Par les 80 musiciens de l'orchestre de Bordeaux, ah que c'est beau !
Interprétant la symphonie pastorale, instrumental

Alors Serge, qu'est-ce que tu préfères et sans chimères ?
C'est ne pas dire que j'aimerais vivre cela, ce serait bêta
Mais vous le dire là et maintenant, c'est plus touchant.



Monsieur Doucrain ! monsieur Doucrain ! attendez, vous avez oublié votre carnet sur la table.

Le jeune homme se retourne alors vers le serveur lancé à sa poursuite sur le trottoir luisant de pluie ; il saisit le carnet sans un mot ni un geste de remerciement, puis tourne les talons pour traverser la rue.

La porte cochère du 18 faubourg Saint-Antoine : taper le digicode, espérer le son de la gâche électrique, pousser la lourde porte en bois, apprécier son grincement tel un archet sur les cordes du violon, attendre le claquement sec de sa fermeture en montant les premières marches, atteindre le perron, entrer, enfin.

" Je m'enivre du tumulte de la rue, de ce café bondé, de la manne du midi parisien, pour oublier ma solitude " avait-il écrit dans son carnet quelques minutes plus tôt.

L'appartement cosu que son père lui avait acheté est devenu un refuge solitaire, sa prison dorée, son ultime voyage au fond de lui-même.

Le portrait de Cécile jouant du violon est accroché au mur et le dévisage, encore ; il détourne son regard.

Le carnet : écrire, écrire encore, pleurer, sécher les larmes sur le papier, cesser d'écrire pour pleurer davantage, reprendre le carnet, le poser contre soi, sentir sa présence, son odeur rassurante, respirer doucement, se calmer, vivre encore un peu.

Dans la chambre, les deux valises ne sont toujours pas défaites ; on ne sait pas si elles partent ou reviennent, il ne le sait plus lui-même, elles resteront là, intactes, muettes.

A côté, l'étui à violon, inutile orphelin, attend.

La semaine suivante, le 12 mai, dans son oraison funèbre, le curé déclarait : " nul ne sait ce que le chagrin nous réserve quand la vie nous prive de l'amour pour un être aimé ". Lui qui écrivait la vie et la joie dans ses romans, il n'a pu donner une suite heureuse à sa propre histoire. Avant de sauter dans la Seine où il est mort, monsieur Doucrain avait écrit sur son carnet : *pardonne, papa, je t'aime bien.*

Depuis les funérailles, chaque 4 avril, deux colombes se retrouvent à la tombée de la nuit sur la pierre tombale où repose monsieur Doucrain.



Fait divers.

Comme tous les jours, je descendais du RER C à la gare de Choisy le Roi, puis je devais marcher environ dix minutes pour gagner mon lieu de travail, au rez-de-chaussée d'une tour, parmi d'autres tours.

Ce jour-là, il était environ neuf heures et j'avais quelques minutes devant moi, je profitais de la douceur de cette matinée de printemps naissant, lorsque je fus attiré par un attroupement. Je m'approchai : sur le trottoir était assise une jeune femme âgée d'une vingtaine d'années. Elle était vêtue d'un imperméable vert duquel dépassaient deux jambes nues. Son visage était pâle sous sa chevelure rousse et je fus impressionné par son regard étonnamment vide. Ses yeux semblaient fixés sur un objet lointain sans manifester aucune émotion.

Une femme était penchée sur elle et lui parlait à voix basse, sans obtenir la moindre réaction. Une autre pianotait sur son portable, sans doute pour appeler les secours. Bientôt, ses lèvres s'ouvrirent et dans le silence un mot jaillit, un mot que nous ne comprîmes pas immédiatement, qu'elle répéta trois fois : modèle, modèle, modèle. Puis plus rien ... Voulait-elle nous apprendre son patronyme ? son surnom ? appelait-elle quelqu'un ? une personne à qui elle eût souhaité demander de l'aide ? A moins qu'elle ne voulût nous informer de sa profession : peut-être était-elle mannequin, posait-elle dans un atelier d'artiste, travaillait-elle dans un studio de cinéma ? Quelques minutes passèrent. Elle tenta de se redresser, mais ignorant les mains secourables qui se tendirent vers elle, elle s'affaissa davantage. Elle paraissait épuisée par l'effort accompli et recroquevillée maintenant, elle se balançait, ses cheveux bouclés ondulant doucement vers la droite, vers la gauche. Enfin, relevant la tête, elle nous fixa tour à tour. Lorsque ses yeux ambrés s'arrêtèrent sur mon visage, qu'ils rencontrèrent les

miens, je fus impressionné par la dureté, la profondeur de son regard, comme si elle voulait mettre à nu quelque vérité ignorée de moi.

Le silence maintenant était total, nous l'observions, perplexes, quand nous entendîmes arriver l'ambulance. On la releva, la fit entrer dans le fourgon, ferma la portière, et sa silhouette disparut.



Baby-boomeuse

Elle est née dans un milieu pauvre qui connaissait les difficultés de survie, dans un pays qui se relevait à peine des années de guerre. Enfance grise. Pleine de vitalité cependant, elle pensera plus tard qu'elle devait son salut à l'école, au lycée. Salut par l'apprentissage, la découverte du monde, salut par l'ouverture aux autres, enseignantes admirées, amitiés multiples.

Elle atteignit l'âge adulte dans les années soixante-dix, années lumineuses pendant lesquelles elle apprit la contestation joyeuse, la solidarité. Tout était prétexte à faire la fête : manifestations, engagements militants, soirées passées en discussions intenses, vacances collectives dans des lieux isolés et magnifiques. Et même lors d'événements dramatiques, on se sentait porté par la solidarité qui pouvait consoler de tout.

Cette période s'acheva, les années suivantes furent plus austères, mais elle conserva, sa vie durant, le besoin d'être entourée : amours, amitiés durables ou relations passagères, lien si particulier avec ses enfants. Elle connut bien sûr des peines, elle connut l'angoisse de vivre dans un monde à la dérive. Mais toujours la présence des autres lui fut d'un heureux secours. La lecture eut une grande place dans sa vie : rencontre avec des auteurs, dont elle se sentait proche, leurs univers enrichissant le sien.

Elle vivait dans un milieu où Dieu était mort depuis longtemps. La religion pour elle et les autres n'était pas un sujet. Un monde sans présence divine. Le besoin de transcendance était cependant satisfait : écouter une sonate, être happée par un tableau,

être émue en entrant dans un édifice ancien ou contemporain, se sentir à sa place dans la nature. Elle avait une conscience aigüe d'être un maillon dans l'histoire du genre humain, en osmose avec le monde vivant.

L'idée de la mort, elle la garda longtemps éloignée d'elle. Jeune, elle fut épargnée par celle de proches. Autour d'elle, pourtant, des gens mouraient, ils étaient vieux, c'était dans l'ordre des choses. Elle fut rattrapée par la perspective de sa propre finitude lors de la mort de ses parents : la barrière de protection avait disparu, après leur génération, c'était la sienne qui était en première ligne. Puis des amis proches, de son âge, tombaient malades et mouraient. De plus en plus nombreux. Elle se sentait aussi souvent décalée dans une société au fonctionnement, aux valeurs qui lui furent de plus en plus étrangères. Elle se voyait vieille dans les yeux des nouvelles générations, dans ceux de ses propres enfants. Elle prit conscience de son corps qui vieillissait inéluctablement, de sa mémoire qui devenait défaillante, de son intelligence qui devenait moins vive. Elle dut s'accoutumer à l'idée d'une fin prochaine. Son avenir ne se comptait plus en décennies mais en années. Plus que la mort, la faiblesse, la déchéance de la fin de vie lui faisaient peur. Ses amis vieillissaient aussi. Elle se sentait toujours entourée. Mais elle était consciente que quand arriverait la dernière étape, il lui faudrait la franchir seule.



Je me dis, elle est ancienne
Cette vie, et si longue.
Parfois, j'en perds la mémoire.
Qui l'aurait cru ?

Je me dis, elle fut souvent dérisoire,
Profonde quelques fois,
Riche de rencontres.
Qui l'aurait cru ?

Je me dis, je vieillis
Et un à un disparaissent
Ceux qui étaient mes amis.
Qui l'aurait cru ?



Le parapluie qui se prenait pour un humain.

Après avoir relu ses réflexions, inspirées par le vieux parapluie qui pendait à un clou rouillé au mur de sa chambre et qui était pour lui une métaphore de la misère, Joseph appuya sa tête sur sa main et soupira. Dehors, un vent glacé de décembre balayait la rue. Il dut s'appuyer à la table pour se mettre debout, ses muscles étaient engourdis par le froid. Ses articulations craquèrent. Il fit quelques pas vers le parapluie, s'en saisit, tenta de l'ouvrir. Lui aussi grinça douloureusement avant de se résigner à écarter ses baleines métalliques rouillées. " Puisque tu insistes, il le faut bien ".

C'était comme un bruissement léger dans l'air, une pensée qui se serait déplacée et qui n'était pas la sienne. Peut-être n'était-ce que le bruit de la toile déployant son tissu terne et décoloré.

Joseph regarda son propre pardessus, élimé aux poignets, lustré par le frottement des manches contre le bois de la table, baillant au niveau des poches. Il marmonna quelques mots compréhensibles de lui seul : " Nous voilà bien ressemblants toi et moi ! "

"Je suis d'accord ! "

Cette fois, il en était sûr, il avait entendu quelque chose. Il frota sur son crâne les rares cheveux qui s'y accrochaient.

" Trop de solitude, peut-être. Je vais sortir, un peu d'air me fera du bien. " pensa-t-il tout en cherchant ses chaussures. Dans quel coin étaient-elles ? Pas sous le lit, il l'avait exploré un peu plus tôt.

" Si tu m'emmènes, ça ne sera pas de refus. J'ai besoin de me dépoussiérer. "

Joseph tourna la tête dans tous les sens. Il en était certain, ce n'était pas lui qui avait parlé. Et dans la chambre, il n'y avait rien, personne, pas même une souris occupée à grignoter puisqu'il n'y avait rien à grignoter.

Après tout, puisque ce parapluie parlait, autant en profiter. Ça lui ferait de la compagnie. " Allons à la quincaillerie, je vais acheter un clou tout neuf, tu seras plus solidement accroché. "

" Bonne idée, bonne idée ! " chantonna le parapluie.

Il fallait qu'il pense à lui donner un nom, cela faciliterait la communication. Quel jour de la semaine était-on ? Mardi ?

Mardi replia sa jupe décolorée contre son mollet métallique. Joseph l'empoigna, descendit les marches à vive allure. Pour la première fois depuis longtemps, il sifflotait. Et même si cela restait inexplicable, peu lui importait.



C'est si beau une page blanche
Et tous ces mots prêts à sortir
du dictionnaire on n'a qu'à prendre.

Georges Perros (Une vie ordinaire).